

TABLEAU DES BACCHANTES EN DELIRE

LE MESSAGER - Je venais de conduire sur un plateau rocheux des hauteurs les troupeaux de boeufs que je fais paître, à l'heure où le soleil darde ses premiers rayons et chauffe déjà la terre. Je vois trois thiasés, trois choeurs de femmes : l'un d'eux avait à sa tête Autooné ; le deuxième, ta mère Agavé ; et le troisième choeur, Iné. Elles dormaient toutes, les membres détendus ; les unes appuyaient leur dos au tronc d'un sapin ; les autres, sur des feuilles de chêne, à terre, avaient posé leur tête, au hasard, décentes, et non pas comme tu le dis, enivrées par le vin et par les accents de la flûte de lotos, ni ardentes à poursuivre Cypris dans la solitude. Ta mère pousse un cri, dressée au milieu des Bacchantes, pour tirer leurs corps du sommeil, en entendant les mugissements des boeufs porte-cornes. Elles, chassant de leurs yeux un sommeil profond, se dressent debout, spectacle d'une merveilleuse décence, jeunes, vieilles, vierges libres encore du joug. Et d'abord elles laissent tomber leurs cheveux sur leurs épaules, relèvent leurs nébrides dont les liens s'étaient dénoués, et attachent leurs peaux mouchetées avec une ceinture de serpents qui leur léchaient les joues. D'autres, dans leurs bras, tiennent un chevreau ou des louveteaux sauvages et leur donnent un lait blanc, celles qui, venant d'accoucher, avaient encore le sein gonflé et avaient abandonné leurs nouveau-nés. Elles se mettent des couronnes de lierre, de chêne, de smilax fleuri. L'une prend un thyrsé, en frappe un rocher d'où sourd une eau limpide comme la rosée ; une autre abaisse sa férule vers le sol et là le dieu fait jaillir une source de vin. Celles qui avaient soif du blanc breuvage, du bout de leurs doigts grattaient la terre et trouvaient des ruisseaux de lait ; des thyrses entourés de lierre distillaient des flots de miel sucré. Ah ! si tu avais été là, ce dieu que tu accuses maintenant, tu l'aurais invoqué de tes prières à la vue de ces prodiges. Nous nous étions rassemblés, bouviers et bergers, pour échanger nos réflexions et en discuter : quels prodiges miraculeux elles accomplissent ! Un homme qui fréquente la ville et qui a l'habitude de la parole nous a dit à tous : « O vous qui vivez sur les plateaux sacrés des montagnes, voulez-vous ? nous pourchasserons Agavé, la mère de Penthée, nous l'arracherons aux Bacchanales pour plaire au roi. » Cette idée nous parut bonne. Nous nous mettons en embuscade, nous nous cachons dans un taillis touffu. Elles, à l'heure fixée, brandissent le thyrsé pour commencer les Bacchanales. D'une seule voix elles invoquent Iacchos, le fils de Zeus, Bromios. Toute la montagne est avec elles en proie au délire bachique ; aussi les bêtes sauvages. Il n'y a rien qui reste immobile et qui ne coure. Par hasard Agavé passe près de moi en bondissant. Je m'élance, voulant la saisir, hors du fourré où je m'étais caché. Elle s'écrie : « O mes chiennes rapides, nous sommes poursuivies par des hommes ! Allons ! suivez-moi, suivez-moi. Armez vos mains de thyrses. » Nous, alors, nous prenons la fuite pour échapper aux Bacchantes qui veulent nous déchirer. Mais elles, fondent sur les boeufs qui paissaient la tendre verdure. Elles n'ont pas de fer à la main. L'une — tu aurais pu le voir — tient sous ses ongles une génisse mugissante aux mamelles gonflées. D'autres déchirent en lambeaux de jeunes vaches. On peut voir des côtes, des sabots fourchus lancés en tout sens. Des membres pendent aux sapins ; les branches dégouttent de sang. Des taureaux furieux et qui, dans leur rage, les attaquent de leurs cornes sont renversés à terre, entraînés par les mains de mille jeunes femmes. Il leur faut moins de temps pour déchirer et dépecer l'enveloppe de leur chair qu'à toi pour fermer tes paupières sur tes royales prunelles. Elles s'en vont comme des bandes d'oiseaux, enlacées, courant, aux plaines qui s'étendent dans les vallées qui près des rives de l'Asôpos produisent pour les Thébains l'épi riche en grains. Sur Hysies et Érythres, qui au pied de la roche nue du Cithéron se sont établies, elles s'abattent comme des ennemis et saccagent tout de fond en comble. Elles enlèvent les enfants des maisons. Tout ce qu'elles mettent sur leurs épaules y reste suspendu sans y être attaché, sans tomber sur le sol noir, même l'airain et le fer. Dans leurs cheveux elles portent du feu : il ne les brûle pas. Les habitants, de colère, se jettent sur leurs armes en se voyant dépouillés par les Bacchantes. C'est alors que le spectacle est extraordinaire à voir, ô roi. Le fer de leurs traits ne fait pas de blessures ; mais elles, avec leurs thyrses qu'elles lancent blessent leurs adversaires, leur font tourner le dos pour fuir, à des hommes, elles des femmes : non sans l'aide de quelque dieu ! Puis elles reviennent là d'où elles étaient parties, aux sources mêmes que le dieu avait fait jaillir pour elles. Elles y lavent le sang qui les couvre ; et les gouttes qui coulent le long de leurs joues, avec leur langue les serpents les lèchent ; ils sèchent leur corps qui brille. Aussi ce dieu, quel qu'il soit, ô maître, accueille-le dans ta cité, car il est grand, et entre autres mérites, à ce que j'entends dire, c'est lui qui a donné aux mortels la vigne qui apaise leurs chagrins. Or, plus de vin, plus d'amour, plus aucun plaisir d'aucune sorte pour les hommes.